L'embobiné

L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Cinémarivaux :

Soy Nero
De Rafi Pitts
Avec Johnny Ortiz, Rory Cochrane, Aml Ameen, …
France/Allemagne/ Mexique – 21 septembre 2016 – 1h57 – VOST

Jeudi 10 novembre 2016 18h30
Dimanche 13 novembre 19h
Lundi 14 novembre 14h

En 1991, Rafi Pitts est diplômé en cinéma et photographie de la Polytechnic of Central London, où il a réalisé son premier court-métrage, *In Exile*. Il part s'installer à Paris. Il y coordonne la production *Contre l'oubli* marquant les 30 ans d'Amnesty International, réalisée par des cinéastes français connus. Il travaille avec Jean-Luc Godard, puis avec Leos Carax sur le scénario des *Amants du Pont-Neuf* (91) et assiste Jacques Doillon dans *Le Jeune Werther* (93. Rafi Pitts accède à une reconnaissance internationale en 1997 avec son premier long-métrage, *The Fifth Season*, une comédie sur un mariage arrangé qui réunit deux familles iraniennes ennemies, que suivra *Sanam* (2000).

Le phénomene des «green card soldiers» est actuellement débattu aux Etats-Unis, est-ce la raison du choix de ce sujet?
L'immigration existe aussi en Europe. Je ne voulais cependant pas écrire une histoire sur l'immigration qui ne concerne qu'un seul pays. J'ai cherché la frontière la plus absurde, celle des Etats-Unis m'a semblé la plus appropriée. Les USA sont un pays plein d'immigrants, l'économie de la Californie dépend fortement de la communauté latino et de l'immigration, et pourtant, ils ont construit un mur. Notre film parle aussi de la guerre au Proche-Orient, qui concerne beaucoup de pays. Dans l'armée US, il y a des «soldats green card» du monde entier. Etonnamment, le cinéma nord-américain n'a jamais traité ce sujet, bien qu'il existe depuis la guerre du Vietnam.

Après l'adoption du «Patriot Act» - suite au 11 Septembre 2001 - qui prévoyait l'expulsion des immigrants illégaux et renforçait les frontières, George Bush a aussi amené l'idée du «Dream Act»: on pouvait éviter d'être expulsé si l'on s'engageait dans l'armée des Etats-Unis. Si, après deux ans, on revenait d'une région en guerre, on obtenait la citoyenneté. Le gouvernement de Barack Obama a corrigé cela: on devient citoyen américain avant d'aller combattre au Proche-Orient.

Nero traverse plusieurs décors géographiques. Aux siècles passés, un tel voyage était souvent le modèle narratif d'un chemin initiatique qui menait a la construction d'une identité. On trouvait sa place dans le monde. Pouvez-vous vous identifier à ces récits classiques? Quelles différences avec votre film?
Je peux naturellement m'identifier, parce que je suis qui je suis – j'ai un père britannique, une mère iranienne et un beau-père français. J'ai toujours eu le sentiment de venir davantage de là où sont les semelles de mes chaussures, plutôt que d'un pays ou d'un autre. L'absurdité de vouloir absolument appartenir à un endroit m'a toujours fasciné, puisque chaque pays dont je viens a toujours insisté pour que je vienne d'un autre. Il y a certes des personnes pour lesquelles l'appartenance est un besoin, mais si l'on regarde ce qui se passe dans le monde, la satisfaction de ce besoin est devenue une absurdité. (…). En fait, tous les personnages du film ont un besoin d'appartenance et se sont perdus dans leur identité.

Pourquoi vous intéressez-vous autant aux USA?
A cause de leur mélange de nationalités. C'est un pays d'immigrants. Les seuls habitants indigènes n'ont rien à dire, ce sont les Indiens. Je suis fasciné par la dureté dont peuvent faire preuve les USA à l'égard de ceux qui veulent devenir «américains», en l'occurence ces «soldats green card» qui obtiennent la citoyenneté soit en mourant hors des Etats-Unis, soit en revenant de l'enfer. Je trouve cela très brutal. Mais je n'ai pas voulu faire un film unilatéral racontant une histoire dans laquelle les Américains seraient les méchants et les immigrants, les gentils. Après tout, il y a un grand nombre de jeunes Américains, majoritairement issus de la classe ouvrière, qui vont faire les mêmes guerres. Eux aussi se battent pour survivre. Ils ne veulent pas une nationalité, mais une sécurité sociale. (…).

Dans toute histoire nationale, les écrivains, les cinéastes et les artistes ont apporté une partie essentielle au processus de construction d'une nation. Dans quelle mesure reliez-vous votre travail à des nations?
Pour moi, le cinéma ou les arts en général viennent bien sûr tous d'un contexte culturel. Mais ce qui est beau, c'est qu'ils n'ont pas de frontières. Voilà la première chose que j'ai remarquée dans le cinéma et l'art en général. En Iran, nous comprenons Fassbinder, nous comprenons Welles, Ford, Hawks ou Fellini, Pasolini, Antonioni, nous comprenons les Français ou les Japonais. Dans l'autre sens, vous nous comprenez Je pense que quand un film est sincère, il n'y a pas de frontières.

Dossier de presse consultable sur Internet, interview de Rafi Pitts, extraits.

Pour bâtir son histoire, Rafi Pitts a travaillé avec Rasvan Radulescu, écrivain et scénariste roumain, auteur entre autres de *La Mort de Dante Lazarescu* (Cristi Puiu) et *4mois*, *3semaines, 2jours* (Cristian Mungiu). On trouve dans *Soy Nero* la même précision d'écriture, la même qualité d'observation, la même capacité à solliciter le spectateur plutôt qu'à tout lui expliquer que dans le meilleur cinéma roumain. Quatre mouvements nettement découpés structurent le film. Après le premier, qui marque le franchissement de la frontière, Nero est pris en stop par le sympathique père d'une petite fille. Derrière cette image idéale de l'*American way of life,* une inquiétude se fait jour peu à peu, une tension croissante s'installe. Le vétéran de l'armée américaine, symbole s'il en est de la Nation, de ce à quoi aspire passionnément Nero, a perdu ce sentiment d'appartenance à une communauté derrière laquelle il pressent l'existence de forces obscures. L'interprétation de Michael Harney, dont la ressemblance avec Philip Seymour Hoffman est frappante, impressionne pour traduire un dérèglement de plus en plus mal étouffé. Dans le troisième acte de ce récit initiatique, Nero retrouve son frère, arrivé depuis bien plus longtemps que lui et qui a fait table rase du passé, indifférent à l'endroit où est enterré son père. Enfin, le rêve se fait réalité : Jésus occupe avec une plantureuse créature une somptueuse villa dans Beverly Hills. Mais quelque chose cloche encore. Nero circule fasciné dans la vaste demeure à la décoration ostentatoire et vulgaire. Comment son latino de frère a-t-il fait pour en arriver là ? Mafia, trafic de drogue ? Toute une mythologie du cinéma américain, celle de *Scarface* et de ses émules, surgit soudain. Les images, pourtant, sont souvent trompeuses.

Enfin, Nero rejoint l'armée, l'objectif qu'il s'était fixé pour devenir américain. Un désert quelconque du Moyen-Orient succède au désert de Californie qui avait lui-même remplacé le désert mexicain. Appartenir, mais à quoi ? Le jeune homme qui a tout donné pour franchir la frontière est à son tour chargé de contrôler les passages par un *checkpoint* au milieu de nulle part, de garder une frontière sous la menace d'ennemis insaisissables. Les deux noirs qui l'accompagnent le voient encore comme un étranger. Eux-mêmes n'ont rien en commun. Compton et Bronx, l'homme de la côte ouest et celui de la côte est s'affrontent sur les mérites comparés des rappeurs Tupac et Dr Dre… Tandis que j'écrivais ces lignes, on apprenait la mort de Michael Cimino. M'est alors revenue la fin de *Voyage au bout de l'enfer,* lorsque Steven et Mike, les ouvriers sidérurgistes d'origine russe de retour du Vietnam, portent un toast à la mémoire de Nick, mort là-bas, en entonnant avec leurs amis *God bless America.* Nero est prêt à tout pour cette entrée dans une communauté, pour une solidarité qui se dérobe sans cesse sous ses pas. Famille, réussite sociale, armée. En moraliste plutôt qu'en pamphlétaire, Rafi Pitts, qui se dit fasciné par les ressemblances entre l'Iran et les Etats-Unis, interroge tous les symboles du rêve américain et filme avec un sens du cadre et un goût des grands espaces qui donnent à *Soy Nero* comme à *The Hunter* une dimension westernienne.

A la fin du film, j'ai justement pensé à *La Prisonnière du désert,* grande œuvre sur l'appartenance et le rejet. Ethan Edwards a recherché sa nièce enlevée par les Indiens pendant des années et son amour s'est mué en haine parce qu'elle est devenue une des leurs. Il la retrouve enfin, la poursuit, l'attrape pour la tuer. Mais dans l'un des plus beaux plans de cinéma qui soient, il la soulève, la regarde et la re-connaît, la connaît de nouveau comme sa famille avant de la prendre dans ses bras. Nero, seul dans le désert, tente d'échapper aux tireurs invisibles qui peuvent le tuer à tout moment. Un véhicule de l'armée américaine surgit sur la route et Nero se précipite. Lui qui a tout sacrifié pour devenir américain sera-t-il enfin reconnu ? La dernière image permet plusieurs interprétations dont aucune n'est véritablement rassurante.

Positif, Jean-Dominique Nuttens, septembre 2016.

Prochaines séances :
The strangers : jeudi 10 nov, 21h.
dimanche 13, 11h et lundi 14 ,19h.
L'homme qui répare les femmes :
mardi 15 nov, 20h, séance unique.

Court-métrage : film long, pas de court métrage.

Carte d'adhésion valable de septembre 2016 à août 2017
Adhérer, c'est soutenir l'association
Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€ * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficier de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés